

Zeitschrift: Les cahiers des Musées de Môtiers
Herausgeber: Musée Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2003)
Heft: 26

Rubrik: Exposition temporaires 2003-2004 : vitrines

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VITRINE 1

LA NOUVELLE HELOISE

L'AMOUR MATERNEL

(Lettre de Fanchon Anet à Saint-Preux)

Ah! Monsieur! ah! Mon bienfaiteur! Que me charge-t-on de vous apprendre?... Madame!...ma pauvre maîtresse!...O Dieu! Je vois déjà votre frayeur...mais vous ne voyez pas notre désolation...Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire,...il faut courir...je voudrais déjà vous avoir tout dit...Ah! Que deviendrez-vous, quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier à Chillon. Monsieur le Baron, qui allait en Savoie passer quelques jours au Château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe et Madame la Baillive marchaient devant avec Monsieur. Madame suivait, tenant d'une main Henriette et de l'autre Marcellin. J'étais derrière avec l'aîné. Monseigneur le Baillif, qui s'était arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie et offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, et s'élance après lui.....

Ah! misérable que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!...Hélas! Je retenais l'aîné qui voulait sauter après sa mère... Elle se débattait en serrant l'autre entre ses bras... On n'avait là ni gens, ni bateau, il fallut du temps pour les retirer... L'enfant est remis, mais la mère...le saisissement, la chute, l'état où elle était...qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse!... Elle resta très longtemps sans connaissance. A peine l'eût-elle reprise qu'elle demanda son fils... avec quels transports de joie elle l'embrassa: je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment! Elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne crois pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas [...]Adieu...le Médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien...(Livre IV, lettre XX)

VITRINE 1
LE DEVIN DU VILLAGE
COLETTE ET LE DEVIN

Colette, *d'un air timide*: Perdrai-je Colin sans retour?

Dites-moi s'il faut que je meurs.

Le Devin, *gravement*: Je lis dans votre cœur et j'ai lu dans le sien.

Colette: O Dieux!

Le Devin: Modérez-vous.

Colette: Eh bien? Colin...

Le Devin: Vous est infidèle

Colette: Je me meurs.

Le Devin: Et pourtant il vous aime toujours.

Colette, *vivement*: Que dites-vous? [...]

Le Devin: Comptez sur mon secours.

Je prétends à vos pieds ramener le volage;

Colin veut être brave; il aime à se parer:

Sa vanité vous a fait un outrage.

Que son amour doit réparer.

Colette: Si des galants de la ville

J'eusse écouté les discours,

Ah! qu'il m'eût été facile.

De former d'autres amours!

Mise en riche Demoiselle,

Je brillerais tous les jours;

De rubans et de dentelle

Je chargerais mes atours.

Pour l'amour de l'infidèle

J'ai refusé mon bonheur;

J'aimais mieux être moins belle ,

Et lui conserver mon cœur.

Le Devin: Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage.

Vous, à le mieux garder appliquer tous vos soins.

Pour vous faire aimer davantage,

Feignez d'aimer un peu moins.

L'amour croît s'il s'inquiète;

Il s'endort, s'il est content:

La Bergère un peu coquette

Rend le Berger plus constant. (*scène II*)

VITRINE 5

LA NOUVELLE HELOISE

LE PREMIER BAISER DE L'AMOUR

Hélas! Je jouissais d'une apparente tranquillité; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurais plus d'un sort auquel tu daignais présider. J'avais dompté les fougueuses saillies d'une imagination téméraire; j'avais couvert mes regards d'un voile et mis une entrave à mon cœur; mes désirs n'osaient plus s'échapper qu'à demi, j'étais aussi content que je pouvais l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta cousine; nous nous rendons à Clarens; je t'aperçois, et mon sein palpite; le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle; je t'aborde comme transporté, et j'avais grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mère. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en secret ta lettre que je n'ose lire devant ce redoutable témoin; le soleil commence à baisser, nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons, et ma paisible simplicité n'imaginait pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'aperçus, non sans une émotion secrète, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, et le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, et d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère j'embrassai cette charmante amie, et toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux, que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis..... la main me tremble..... un doux frémissement..... et ta bouche de roses..... la bouche de Julie..... se poser, se presser sur la mienne, et mon corps serré dans tes bras? Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhalait, avec nos soupirs, de nos lèvres brûlantes, et mon cœur se mourait sous le poids de la volupté..... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, et tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, et mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. (*lettre XIV*)

VITRINE 4

LES REVERIES - 9^e PROMENADE

LES OUBLIES - LES PETITS SAVOYARDS

Un dimanche nous étions allés, ma femme et moi, dîner à la porte Maillot; après dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette; là, nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une manière de religieuse, vinrent, les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux, vint à passer un oublieur avec son tambour et son tourniquet, qui cherchait pratique. Je vis que les petites filles convoitaient fort les oublies, et deux ou trois d'entre elles, qui apparemment possédaient quelques liards, demandèrent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante hésitait et disputait, j'appelai l'oublieur et je lui dis: "Faites tirer toutes ces demoiselles chacune à son tour, et je vous payerai le tout." Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurais toute employée à cela.

J'étais à la Chevrette au temps de la fête du maître; toute sa famille s'était réunie pour la célébrer, et tout l'éclat des plaisirs bruyants fut mis en œuvre pour cet effet.[...] Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenait une espèce de foire. [...] Je laissai là la bonne compagnie, et je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa longtemps. J'aperçus entre autre cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille qui avait encore sur son éventaire une douzaine de chétives pommes, dont elle aurait bien voulu se débarrasser. Les Savoyards, de leur côté, auraient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avaient, que deux ou trois liards à eux tous, et ce n'était pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet éventaire était pour eux le jardin des Hespérides, et la petite fille était le dragon qui le gardait. Cette comédie m'amusa longtemps; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, et les lui faisant distribuer aux garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi.

VITRINE 3

PYGMALION

(SCENE LYRIQUE)

Pygmalion: " O Galathée! recevez mon hommage. Oui, je me suis trompé: j'ai voulu vous faire Nymphe, et je vous ai faite Déesse: Vénus même est moins belle que vous.

Vanité, faiblesse humaine! Je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage; je m'enivre d'amour-propre; je m'adore dans ce que j'ai fait... Non, jamais rien de si beau ne parut dans la nature; j'ai passé l'ouvrage des Dieux.

Quoi! Tant de beauté sortent de mes mains? Mes mains les ont donc touchées? Ma bouche a donc pu... Pygmalion! Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu; il faut l'échancrer davantage; les charmes qu'il touche doivent être mieux annoncés.

Il prend son maillet et son ciseau, puis s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher. Enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.

Quel tremblement! Quel trouble! Je tiens le ciseau d'une main mal assurée... je ne puis... je n'ose... je gêterai tout.

Il s'encourage, et enfin, présentant son ciseau, il en donne un seul coup, et, saisi d'effroi, il le laisse tomber, en poussant un cri.

Dieux! je sens la chair palpitante repousser le ciseau!... [...]

Et toi, sublime essence qui te cache aux sens, et te fais sentir aux cœurs! âme de l'univers, principe de toute existence; toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux éléments, la vie à la matière, le sentiment aux corps, et la forme à tous les êtres; feu sacré! Céleste Vénus, par qui tout se conserve et se reproduit sans cesse! Ah! où est ton équilibre? Où est ta force expansive? Où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve? Où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains désirs? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur et le froid de la mort reste sur ce marbre; je péricule par l'excès de vie qui lui manque. [...]

Honteux de tant d'égarements, je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble, une palpitation me suffoque, une secrète frayeur m'arrête... Eh! Regarde malheureux! Deviens intrépide, ose fixer une statue.

Il la voit s'animer, et se détourne saisi d'effroi et le cœur serré de douleur.

Qu'ai-je vu? Dieux! Qu'ai-je cru voir? Le coloris des chairs... un feu dans les yeux... des mouvements même... Ce n'était pas assez d'espérer le prodige!

[...] Dieux immortels! Vénus! Galathée! ô prodige d'un amour forcené!

Galathée se touche et dit: Moi. **Pygmalion transporté:** Moi!

Galathée se touchant encore: C'est moi.

Pygmalion: Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles, ah! n'abandonne jamais mes sens. [...]

C'est toi, c'est toi seule: je t'ai donné tout mon être; je ne vivrai plus que par toi.

VITRINE 2

LES CONFESSIONS

LA CUEILLETTE DES CERISES

Leur gaieté vive et charmante était l'innocence même; et d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi elles deux. Elles envoyèrent chercher du vin partout aux environs : on n'en trouva point, tant les paysans de ce canton sont sobres et pauvres. Comme elles m'en marquaient leur chagrin, je leur dis de ne pas être si fort en peine, et qu'elles n'avaient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyaient de reste que cette galanterie était une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner! Quel souvenir plein de charme! Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres? [...] Après le dîner nous fîmes une économie: au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés; et pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre, et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois Mlle Galley avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein; et de rire. Je me disais en moi-même: Que mes lèvres ne sont-elles des cerises! Comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur!

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, et toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule plaisanterie hasardée: et cette décence nous ne nous l'imposions point du tout, elle venait toute seule, nous prenions le ton que nous donnait nos cœurs. Enfin ma modestie (d'autres diront ma sottise) fut telle, que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de Mlle Galley. [...] Nous étions seuls, je respirais avec embarras, elle avait les yeux baissés: ma bouche au lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'était point irrité. (*Les Confessions*, livre IV)

VITRINE 4

LES REVERIES - 9^e PROMENADE

LES OUBLIES - LES PETITS SAVOYARDS

Un dimanche nous étions allés, ma femme et moi, dîner à la porte Maillot; après dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette; là, nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une manière de religieuse, vinrent, les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux, vint à passer un oublieur avec son tambour et son tourniquet, qui cherchait pratique. Je vis que les petites filles convoitaient fort les oublies, et deux ou trois d'entre elles, qui apparemment possédaient quelques liards, demandèrent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante hésitait et disputait, j'appelai l'oublieur et je lui dis: "Faites tirer toutes ces demoiselles chacune à son tour, et je vous payerai le tout." Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurais toute employée à cela.

J'étais à la Chevrette au temps de la fête du maître; toute sa famille s'était réunie pour la célébrer, et tout l'éclat des plaisirs bruyants fut mis en œuvre pour cet effet.[...] Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenait une espèce de foire. [...] Je laissai là la bonne compagnie, et je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa longtemps. J'aperçus entre autre cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille qui avait encore sur son éventaire une douzaine de chétives pommes, dont elle aurait bien voulu se débarrasser. Les Savoyards, de leur côté, auraient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avaient, que deux ou trois liards à eux tous, et ce n'était pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet éventaire était pour eux le jardin des Hespérides, et la petite fille était le dragon qui le gardait. Cette comédie m'amusa longtemps; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, et les lui faisant distribuer aux garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi.

VITRINE 1
LE DEVIN DU VILLAGE
COLIN ET COLETTE

Colin, à part: Je l'aperçois... Je tremble en m'offrant à sa vue...

Sauvons-nous... Je la perds, si je fuis...

Colette, à part: Il me voit... Que je suis émue! Le cœur me bat...

Colin: Je ne sais où j'en suis.

Colette: Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

Colin: Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder. *A Colette, d'un ton radouci, et d'un air moitié riant, moitié embarrassé.*

Ma Colette... êtes-vous fâchée?

Je suis Colin: daignez me regarder.

Colette: Colin m'aimait, Colin m'était fidèle;

Je vous regarde, et ne voit plus Colin.

Colin: Mon cœur n'a point changé: mon erreur trop cruelle

Venait d'un sort jeté par quelque esprit malin;

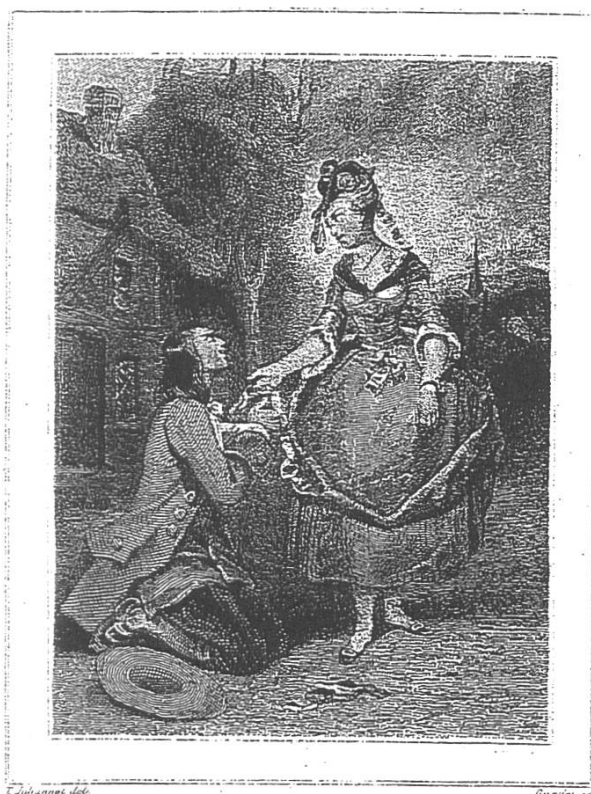
Le Devin l'a détruit. Je suis malgré l'envie,

Toujours Colin, toujours plus amoureux.

Colette: Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie,

Le Devin n'y peut rien.

Colin: Que je suis malheureux! *(scène VI)*



COLIN ET COLETTE.

VITRINE 5

LA NOUVELLE HÉLOÏSE

LE MONUMENT DES ANCIENNES AMOURS

Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert; mais; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisant qu'aux âmes sensibles et paraissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges roulait à vingt pas de nous une eau boueuse, et charriait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous une chaîne de roches inaccessibles séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glaciers, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageaient tristement à droite, Un grand bois de chênes était à gauche au-delà du torrent, et au-dessous de nous cette immense plaine d'eau qvwue le lac forme au sein des Alpes nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.

Au milieu des ces grands et superbes objets, le petit terrain où nous étions étalait les charmes d'un séjour riant et champêtre; quelques ruisseaux filtraient à travers les rochers, et roulaient sur la verdure en filets de cristal. Quelques arbres fruitiers sauvages penchaient leurs têtes sur les nôtres, la terre humide et fraîche était couverte d'herbe et de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnaient, il semblait que ce lieu désert dût être l'asile de deux amants échappés seuls au bouleversement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé: Quoi! Dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, et plusieurs vers de Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant. En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux. Je lui dit avec un peu de véhémence: "Ô Julie! Éternel charme de mon coeur! Voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde. Voici le séjour où ta chère image

faisait son bonheur, et préparait celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyait alors ni ces fruits, ni ces ombrages...[...] d'immenses glaces pendaient à tous ces rochers; des festons de neige étaient le seul ornement de ces arbres; tout respirait ici les rigueurs de l'hiver et l'horreur des frimas; les feux seuls de mon cœur me rendait ce lieu supportable, et les jours entiers s'y passaient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur; ces cailloux tranchants me servaient de burin pour graver ton chiffre; ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon; là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un oeil avide et sombre je mesurais la profondeur de ces abîmes; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né! Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence!..." J'allais continuer; mais Julie, qui me voyant approcher du bord s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot dire, en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis tout à coup détournant la vue et me tirant par le bras: "Allons-nous en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi." Je partis avec elle en gémissant, mais sans lui répondre, et je quittai pour jamais ce triste réduit, comme j'aurais quitter Julie elle-même. (*La Nouvelle Héloïse, Livre III, Lettre XXIII*)



Les monuments des anciennes amours.

VITRINE 6

EMILE

LE MERIDIEN

Bien échauffés, bien recrues, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure: il ne sait que nous sommes à la porte de Montmorency, et qu'un simple taillis nous le cache: mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques moments de silence, je lui dis d'un air inquiet: "Mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?"

Emile (en nage et pleurant à chaudes larmes): - Je n'en sais rien. Je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus. [...]

Jean-Jacques: - Il est midi: c'est justement l'heure où nous observions hier de Montmorency la position de la forêt. Si nous pouvions de même observer de la forêt la position de Montmorency?...

Emile: - Oui, mais hier nous voyions la forêt, et d'ici nous ne voyons pas la ville. [...]

Jean-Jacques: - Ne disions-nous pas que la forêt était?...

Emile: - Au nord de Montmorency.

Jean-Jacques: - Par conséquent, Montmorency doit être ...

Emile: - Au sud de la forêt.

Jean-Jacques: - Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile: - Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jacques: - Mais le sud!

Emile: - Comment faire?

Jean-Jacques: - Le sud est l'opposé du nord.

Emile: - Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh!

Voilà le sud! Voilà le sud! Sûrement Montmorency est de ce côté; cherchons de ce côté.

Jean-Jacques: - Vous pouvez avoir raison; prenons ce sentier à travers le bois.

Emile (frappant dans ses mains et poussant un cri de joie): - Ah! Je vois Montmorency! Le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeuner, allons dîner; courons vite: l'astronomie est bonne à quelque chose. (*Emile, livre III*)

VITRINE 7

LES CONFESSIONS

ROUSSEAU ASTRONOME

Je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps et à la marche des corps célestes. J'aurais même pris du goût pour l'astronomie, si j'avais eu des instruments; mais il fallut me contenter de quelques éléments pris dans les livres, et de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connaître la situation générale du ciel: car ma vue courte ne me permet pas de distinguer, à yeux nus, assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avais acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations. J'avais attaché ce planisphère sur un châssis; et les nuits où le ciel était serein, j'allais dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné au-dessous; et pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets: puis, regardant alternativement le planisphère avec mes yeux et les astres avec ma lunette, je m'exerçais à connaître les étoiles et à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret était en terrasse; on voyait du chemin tout ce qui s'y faisait. Un soir, des paysans passant assez tard me virent, dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnait sur mon planisphère, et dont ils ne voyaient pas la cause parce que la lumière était cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre et le jeu de ma lunette, qu'ils voyaient aller et venir, donnaient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'était pas propre à les rassurer; un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet, et un pet-en-l'air ouaté de maman qu'elle m'avait obligé de mettre, offraient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier, et comme il était près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, et l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenait chez M. Noiret.

(Les Confessions, livre VI)

VITRINE 7

LES CONFESSIONS

LA VIE AVEC THERESE

Le père de Thérèse était un vieux bonhomme très doux, qui craignait extrêmement sa femme, et qui lui avait donné pour cela le surnom de lieutenant criminel. [...] Madame le Vasseur ne manquait pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse; elle se piquait même de politesse et d'airs du grand monde: mais elle avait un patelinage mystérieux qui m'était insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, et cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens: [...] la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; et du reste je puis dire avoir goûté, durant ces six ou sept ans, le plus parfait bonheur domestique que la faiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse était celui d'un ange; notre attachement croissait avec notre intimité, et nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaisirs pouvaient se décrire, ils feraient rire par leur simplicité; nos promenades tête à tête hors de la ville, où je dépensais magnifiquement huit ou dix sous à quelque guinguette; nos petits soupers à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenait la largeur de l'embrasure. Dans cette situation, la fenêtre nous servait de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passants; et quoique au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant. Qui décrira, qui sentira les charmes de ces repas, composés pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage et d'un demi-setier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'âme, que vos assaisonnements sont délicieux! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous eût avertis. Mais laissons ces détails, qui paraîtront insipides ou risibles; je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point. (*Les Confessions, livre VIII*)